

Mais n'te promène donc pas toute nue à Osaka...

Nô de Robert Lepage

André Lavoie

Volume 17, numéro 2, été 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/34353ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lavoie, A. (1998). Compte rendu de [Mais n'te promène donc pas toute nue à Osaka... / *Nô* de Robert Lepage]. *Ciné-Bulles*, 17(2), 4-5.

Mais n'te promène donc pas toute nue à Osaka...

par André Lavoie

D'après les rumeurs et aussi les «dires» de Robert Lepage qui semble bien informé, ça *swingait* fort au pavillon du Québec de l'exposition universelle d'Osaka en 1970. Certains se souviennent peut-être du «scandale» causé par les mini-jupes des hôtes «canadiennes», un costume qui avait froissé la susceptibilité des hôtes japonais qui n'en revenaient pas devant tant de relâchement. C'est à l'intérieur des toilettes de la discothèque du Pavillon que se réfugie Sophie (Anne-Marie Cadieux), une comédienne quelconque qui venait de jouer sa dernière représentation d'une pièce de Feydeau, mise en scène par un Français pour représenter fièrement le Canada... Après une aventure avec un diplomate de l'ambassade, une course folle pour éviter un membre de la troupe tombé amoureux d'elle, totalement paniquée à l'idée d'être enceinte de René et celle de décevoir son amoureux Michel (vous me suivez toujours?), Sophie partage un petit joint — bien mérité! — avec deux hôtes du pavillon. Celles-ci, en plus d'être habillées de la même façon, sont jumelles et discutent devant deux immenses miroirs. La nouvelle du jour, c'est bien sûr l'application de la loi des mesures de guerre, Montréal sans dessus dessous avec l'arrivée bruyante de l'Armée, les arrestations en série, etc. Sophie n'était pas au courant; les jumelles en profitent pour lui faire un bref compte rendu, entre deux «inhalations» et deux moments d'euphorie, leur image semblant se multiplier à l'infini. Elle quitte les toilettes tout aussi fébrile qu'à son arrivée, sous les rires insouciantes des deux hôtes.

Voilà qui illustre parfaitement le savant dosage comique et dramatique que le cinéaste cherche à installer dans **Nô**, son troisième film. Effets de mise en scène, informations cruciales pour le personnage principal livrées sur un ton badin alors que, comme

on dit, «l'heure est grave», cette petite scène apparaît comme le reflet assez juste de ce film séduisant, rigolo et bien ficelé. Excroissance de la création *les Sept Branches de la rivière Ota* où l'Orient et l'Occident se croisaient, où la destinée de plusieurs personnages s'entremêlaient, **Nô** concentre son regard sur Sophie et suit ses pérégrinations japonaises. Celles-ci sont entrecoupées de quelques incursions à Montréal où personne ne semble avoir le cœur à la fête. Son copain Michel (Alexis Martin) a le malheur de fréquenter quelques felquistes enragés mais néophytes dans l'art de la révolution armée et ils débarquent chez lui sans crier gare pour fabriquer une bombe artisanale qui ne sautera pas au bon moment... **Nô** se balade donc entre un Japon — presque entièrement reconstitué à Québec!!! — en effervescence et un Québec en ébullition, entre des Québécois «en exil» qui vivent le choc des cultures et des Montréalais en colère qui se préparent pour le matin du grand soir.

Même si l'époque est parfaitement circonscrite, celle des années 70 avec ses modes outrancières et son radicalisme idéologique, difficile de dégager un thème dominant, impossible de réduire le film à un brûlot politique ou même à une «œuvre historique». **Nô** tente plutôt de ridiculiser les tics de ces années euphorisantes, égratigne au passage le colonialisme culturel du Québec d'alors et évoque le magnétisme de l'Orient, particulièrement du Japon, sur des Occidentaux superficiels et quelque peu dépassés par les événements. Bien sûr, le titre du film tente, pas très subtilement, d'évoquer cette rencontre de choc (**Nô** pour ce type de théâtre japonais et «no» pour le non sans équivoque de bien des Québécois le soir du référendum du 20 mai 1980) mais les multiples clins d'œil amusants et le prétexte anecdotique — des comédiens montréalais jouant un Feydeau au Japon dans le but de promouvoir la culture canadienne — prend largement le dessus.

En fait, colonialisme culturel ou pas, l'esprit de Georges Feydeau plane sur ce film, le «contamine» d'une certaine façon, nous offrant ainsi bon nombre de scènes hilarantes où les personnages semblent toujours au bord de l'hystérie. Les maris volages, les filles aux mœurs légères, les snobinards qui étalent le peu de culture qu'ils possèdent et les amoureux transis se croisent, se fuient et se courent après dans plusieurs numéros de haute voltige, où comme dans *la Puce à l'oreille*, *Mais n'te promène donc pas toute nue* et *On purge bébé*, les portes claquent et les esprits s'échauffent. Moins fébriles et plus appuyées sont les scènes se déroulant à Montréal, tournées en noir en blanc, où les guérilleros de pacotille

Coup de cœur: Nô de Robert Lepage

s'activent à mettre en place un plan d'attaque visiblement voué à l'échec, voulant expédier aux médias un manifeste bourré de fautes d'orthographe mais vantant la grandeur de la langue française, chipotant sur des virgules alors que leur bombe risque de sauter d'une minute à l'autre. Le tout observé par un «livreur de poulet», sympathisant de la cause, incarné par Jean Leloup, qui semble aussi surpris que nous de se retrouver là...

Tout comme dans ces deux premiers films, **le Confessionnal** et **le Polygraphe**, l'histoire officielle côtoie le quotidien et la vie privée alors que la grande culture flirte avec le «populo» et le provincialisme étroit. Voilà qui semble devenir une véritable marque de commerce chez Lepage qui ne cesse de multiplier les va-et-vient entre l'universel et le trivial: Alfred Hitchcock qui débarque dans le Québec étouffant des années 50, une sordide histoire de meurtre où s'entremêlent les bouleversements socio-politiques récents en Allemagne et maintenant l'expo d'Osaka, la Crise d'octobre et... Georges Feydeau. Ses personnages semblent porter en eux à la fois l'Histoire et leur propre histoire: Sophie et Michel, deux Québécois bourrés de contradictions, pas toujours conscients des limites de leurs talents respectifs, emportés par l'euphorie et les événements; Hanako (Marie Brassard), traductrice discrète et aimable, terriblement japonaise mais à jamais «Hibakusha» (survivante d'Hiroshima et aveugle depuis ce jour); Patricia (Marie Gignac), «franco-québécoise» totalement aliénée, à cheval entre deux cultures, méprisante Feydeau mais la première à se découvrir cocue...



Anne-Marie Cadieux dans *Nô* de Robert Lepage (Photo: Takashi Seida)

fauché». Bien sûr, point de distribution internationale, exit les Kristin Scott-Thomas et les Maria de Medeiros, pas de balade à Berlin ou d'imposantes locations comme le Château Frontenac ou le pont de Québec encombré de voitures d'époque. Son dernier film présente pourtant une enveloppe particulièrement séduisante où le noir et blanc des scènes québécoises ne fait que rehausser les couleurs chatoyantes de la partie japonaise. Et quel cinéaste «fauché» peut se vanter d'obtenir les services d'un Pierre Mignot qui une fois de plus fait merveille à la caméra?

Dans la courte carrière du cinéaste, *Nô* représente une transition, se voulant plus folichon que les deux premiers, moins empesé, mais multipliant toujours les points de vue et ne ménageant pas les effets de style et une propension au maniérisme qui pourront peut-être en agacer certains. Les amateurs de théâtre savaient déjà que Lepage avait beaucoup d'humour, mais les cinéphiles l'ignoraient encore: ici, le cinéaste semble vouloir se «lâcher lousse», prenant le parti de rire d'une période de notre Histoire que d'autres cinéastes et intellectuels, en colère ou en manque de visibilité, assimilent au génocide arménien ou à la Guerre de Corée. Malgré une finale décevante — un plan-séquence paresseux où Michel et Sophie s'enfoncent dans la déprime post-référendaire — *Nô* apparaît comme une belle surprise, un regard amusé et amusant sur une certaine québécoisité qui ne semble pas vouloir disparaître complètement du paysage. ■

Même si les apparitions publiques de Robert Lepage ne produisent pas un délire comparable à celui d'une Céline Dion ou d'un Jacques Villeneuve, le metteur en scène inspiré de *Circulations*, *la Trilogie des dragons* et des *Aiguilles et l'Opium* peut se vanter d'avoir rapidement accédé à un statut de «star». Cela a fait de lui un essoufflant globe-trotter et un touche-à-tout culturel qui passe allégrement des chansons de Peter Gabriel aux pièces d'August Strindberg avec un détour du côté des opéras de Bela Bartók. Son parcours exemplaire — mais non sans fautes puisque certains *work in progress* dont ceux des *Plaques tectoniques* et des *Sept Branches...* n'ont pas fait l'unanimité, tout comme *le Polygraphe*, qui fut accueilli plutôt froidement — lui a permis d'accéder confortablement au monde du cinéma, bénéficiant pour ses deux premiers films de budgets respectables et de moyens impressionnants accordés à un si «jeune» cinéaste. Pourtant, c'est avec un grain de sel qu'il faut l'écouter qualifier *Nô* de «film

Nô

35 mm / coul. / 90 min
1998 / fict. / Québec

Réal.: Robert Lepage
Scén.: Robert Lepage et André Morency
Image: Pierre Mignot
Mont.: Aube Foglia
Prod.: Bruno Jobin - In Extremis Image
Dist.: Alliance Vivafilm
Int.: Anne-Marie Cadieux, Alexis Martin, Marie Brassard, Richard Fréchette, Marie Gignac, Tony Conte, Jean Leloup, Normand Bissonnette, Patrice Godin, Michel Lee